

tristesse mêlée de terreur. Quand le jour parut, elle put respirer un peu, et quand enfin elle se trouva dans la voiture qui la conduisait chez le notaire en compagnie de son tuteur et de Bernardo, tout son être épuisé se sentit comme inondé d'un souffle de délivrance : un demi-sourire effleurait sa pâleur mélancolique ; ses mains étaient jointes, et ses grands yeux humides, levés comme dans une prière, semblaient suivre dans le vague l'aile de colombe d'une espérance : elle était saintement belle. Et le sombre Bernardo l'enveloppait dans un long regard où l'on eût pu lire une alliance de haine et d'amour largement accentuée.

Quand ils arrivèrent dans le cabinet de M. Noiroux, qui les attendait, la physionomie ouverte et pleine d'intelligence du notaire vint donner une heureuse confiance à Marie, produisant un effet tout contraire chez MM. Domballes et Ramirez.

On prit des sièges : l'ouverture fut longue et remplie de circonlocutions embarrassées, avant de pouvoir se poser franchement. Enfin, M. Domballes résolut d'entrer le premier dans la question, mais M. Noiroux l'arrêta, et, désignant Bernardo, demanda si la présence de ce monsieur était nécessaire dans cette occasion.

« Oui, répondit M. Domballes, c'est en même temps, pour M. Bernardo Ramirez, son devoir et son droit d'être ici. »

Alors, d'une voix mêlée de sévère douceur et de sévérité mielleuse, il dit que, voulant le bonheur de Mariquita, et connaissant chez elle un esprit romanesque et ambitieux, il avait craint que la connaissance *entière* de sa nouvelle situation ne développât, n'exagérât les défauts de sa nature en la provoquant à s'abandonner à quelque folie de son imagination exaltée... ; ce que malgré cette réserve prudente de lui, tuteur, la pupille avait mis à exécution. Si les comptes de tutelle n'avaient pas été rendus selon la lettre, ils l'avaient été selon les sentiments du devoir, ce qui pourrait être prouvé facilement, si Mariquita (qui cependant avait un fonds de raison et de bonté) avait l'ingratitude de ne pas revénir à de meilleurs sentiments, et de ne pas comprendre qu'on n'avait agi que dans l'idée de son bonheur. Pour dompter, ou plutôt rappeler à la bonne vérité ce jeune esprit égaré par ses instincts romanesques, lui, son tuteur avait compris qu'un mariage avec un

homme convenable, selon la gravité de l'esprit et la bonté du caractère, était le vrai moyen, le seul moyen à employer. M. Ramirez apportant les deux garanties désirées, lui, M. Domballes, avait cru de son devoir de hâter une union d'où devait naître pour sa chère pupille un bien-être moral et en même temps positif ; car la science industrielle que M. Ramirez possédait à un degré éminent devant l'appeler bientôt à de hauts résultats.

Ensuite, l'honorable tuteur développa, dans un récit arrangé à sa manière, comment Mariquita, oubliant la pudeur de son sexe, dont son jeune âge semblait devoir répondre, s'était au sortir du saint temple, jetée dans les bras d'un séducteur, pour fuir les devoirs sacrés qu'elle venait, par un serment, d'accepter devant Dieu.

« D'ailleurs, dit-il en finissant, si ma pupille osait m'accuser d'infidélité dans mes comptes de tutelle, il me serait facile de prouver que je suis en avance avec elle... »

— Monsieur votre tuteur à toute raison ; vous voyez, mademoiselle, dit M. Noiroux, et je crois... »

Marie pâlit, et leva les yeux avec toute la tristesse sublime d'une innocente que l'on condamne.

« Cependant, monsieur Domballes, ajouta le notaire, j'ai la quelques lettres de feu M. Fabian, dans lesquelles il me disait vous avoir fait part de son vif désir de l'union de sa fille avec M. Georges d'Ertragues. »

— J'ai répondu à ce sujet au colonel, monsieur : et sa dernière lettre..., que je n'ai pu, malheureusement, retrouver dans mes papiers, confirmant la sagesse de mes représentations, donnait tout pouvoir à la conduite que j'ai tenue... »

— Très-bien, monsieur ; il serait bon de retrouver cette lettre qui est tout un titre... Vous voyez encore, mademoiselle, qu'il faut revenir à la sagesse, écouter votre digne tuteur.

— Mon Dieu ! dit Marie d'une voix mourante.

Cependant, monsieur Domballes, ajouta de nouveau le notaire, j'ai aussi quelques lettres de feu M. Fabian, dans lesquelles il semble craindre que sa fille ne soit pas heureuse, qu'on ne la contrarie... Dans cette lettre-ci que je prends sur mon bureau, je lis : « Je tremble pour ma pauvre Marie... Si d'Ertragues, ce noble cœur